

Chapitre vingt

L'incendie dans la rue.

Bien qu'on soit en fin d'après midi, la fête des Maries continuait à attirer des gens. Un flux continu de personnes ne cessait d'arriver sur la riva degli Schiavoni et se mêlait à celui qui la parcourait dans un frénétique va et vient. C'étaient presque tous des gens du peuple.

Pas très loin de là où la rive au bord de la lagune se termine et où la route s'interrompt face au marais, le diacre Paul, le curé, Nicolo Querini et fra Giacomo hésitèrent à rebrousser chemin vers San Marco ou continuer le long de la rue qui pénétrait entre les maisons vers le cœur de Castello.

Ils se décidèrent pour la rue, emportés presque par la grande foule qui allait dans cette direction. La rue était encore plus bruyante que la rive. Un bon petit vent la prenait en enfilade et un soleil lumineux mais froid n'arrivait pas à faire oublier qu'on était encore en plein hiver.

« Là au fond, sur le pont San Domenico, la bataille des poings doit être déjà commencée » observa fra Giacomo qui essayait de ne pas se laisser entraîner par la marée humaine.

« Ah, voilà pourquoi tout le monde va dans cette direction ! » commenta Paul. « Bien ! Allons voir nous aussi. »

Ils n'avaient fait que quelques pas quand ils virent venir vers eux Bartolomeo Barozzo. Il était avec Romano, son second et Bellato, le maître d'équipage. Il était en train de rire d'une plaisanterie de Bellato et en l'écoutant il regardait alentour, visiblement content de toute cette agitation.

C'est ainsi qu'il ne se rendit pas compte de la présence de ses amis que lorsque ils furent sous son nez. Mais dès qu'il les vit, il ouvrit les bras et son visage s'éclaira bien davantage.

« Mais regarde qui je vois ! Quelle belle surprise ! Même fra Giacomo » et se tournant vers les deux hommes qui l'accompagnaient, il poursuivit : « Avec ces deux là, j'ai bien fait cinq ou six 'colleganze'. Et puis le frère, assez récemment m'a fait une prière... mais une prière... »

« Comment quelle surprise ? Et mon manuscrit ? Où est-il ? » lui demanda tout de suite avec appréhension le curé de San Basso.

« Le manuscrit ? Mais je l'ai oublié ! Oh, quelle tête j'ai ! » et il se frappa le front de la main, « Ce sera pour le prochain voyage. »

Il n'avait pas mal joué la comédie mais il ne put se retenir d'envoyer un clin d'œil au diacre Paul et le prêtre s'en aperçut.

« Coquin, donne-moi mon manuscrit ! Cela fait six mois que je l'attends. Toujours envie de plaisanter. » Il se mit à le menacer, tendit la main pour farfouiller dans les poches de la veste du patron, qui, en riant s'esquiva un peu. Puis il se décida à parler.

« Calme-toi, Nicolo ! Je l'ai ! Je l'ai à la maison ton précieux codex et demain je te l'apporte. Comment peux-tu imaginer que je l'oublierais ? Hein ? Pour risquer que tu me tues ? Et ne me reproche pas une petite plaisanterie... Regarde donc là autour comme tous ces gens ont envie de plaisanter, de s'amuser et de rire ! »

« Tu crois vraiment » dit le diacre.

Bartolomeo se tourna vers lui et le regarda les yeux mi-clos, tout un gardant un visage souriant et essaya de comprendre ce qu'il avait bien voulu dire par cette question. Il n'y avait jamais eu une grande familiarité ni d'échanges d'idées entre eux. Ils s'étaient vus quelque fois à la Confrérie de Sainte Ursule ou dans quelque 'mesa' à l'occasion d'une 'colleganza' ; ils savaient qu'ils avaient adhéré tous les deux à ce que Bartolomeo avait encore peur d'appeler une conjuration, c'est tout. De toute façon le patron prit la décision de répondre sincèrement pour voir ce que le diacre avait à répondre.

« C'est ce qu'il me semble, oui. Il y a une telle joie autour de nous. Tu ne trouves pas ? »

L'autre accueillit ces mots d'un air ironique et le patron ajouta alors agacé : « Mais oui ! C'est bon ! Je m'en suis aperçu moi aussi ! Mais c'est inutile de rester là à y penser. Cette fois encore j'ai retrouvé un peu plus de pauvreté, de mendiants et de gueux... Je suis le premier à l'admettre... Mais est-il possible que pendant une journée le peuple ne puisse oublier ses malheurs et s'amuser. Il a le temps demain de revenir à ses soucis ! Je ne pense pas que, à cause d'une journée de délassement qu'il se concède, il puisse s'endormir... »

« Qu'il s'est concédé ou qu'on lui a concédé ? » demanda le diacre qui ensuite se hâta de compléter sa pensée, « ... mais le problème n'est pas là. Le fait est que le genre de divertissement auquel se laisse aller le peuple d'aujourd'hui n'élève sûrement pas son esprit. »

« Oui, le peuple ne se fait pas toujours rouler comme ça. Pense aux représentations... Aux représentations sacrées. Et à l'église, les chants » Querini essayait d'arrondir les angles.

« Oui, je te l'accorde » lui répondit le diacre, « ... mais c'est une petite île dans un océan de bêtises : les régates, le combat aux poings, les courses de taureaux et tout le reste... Ceux qui nous commandent savent bien tirer à leur avantage les instincts des gens et faire désirer les mêmes choses qui sont le but de leur vie : la richesse, la violence, le divertissement... »

Il fit une pause et puis conclut d'une voix amère : « Et puis je ne crois même plus en la bonté du peuple. Ni qu'il sait où est son véritable intérêt. »

« Si Boccaderospo t'entendait ! » Commenta fra Giacomo.

« Qui ? Celui-là ? Il m'a semblé être très naïf. Avec des chefs pareils, le peuple n'est capable que de rébellion farfelues. »

« Et pourtant celle-ci... » le frère détacha son regard du diacre, tira sur sa robe et ajusta la corde, faisant un effort pour se retenir, « On verra... On verra... »

Bartolomeo était tellement attentif à cet échange de vue, que pour un peu Bellato lui aurait échappé des mains alors que celui-ci avançait déjà vers Paul, le visage furieux. Il le fusilla du regard et dit vite avant lui : « Je ne serais pas aussi pessimiste, Paul. Il y a du vrai dans ce que tu dis, mais chez les gens du commun, ceux qui rament dans la vie, il y a toujours un mélange de bon et de mauvais. La crainte de Dieu les freine et les mauvais exemples les entraînent vers le mal ; mais il n'est pas dit que bien dirigés, ils ne puissent nous apporter une aide pour arranger nos affaires ici... A propos, comme tu connais mieux le projet que moi, où en sommes-nous ? » Paul comme Nicolo eurent l'air effarés. Alors il se hâta d'ajouter : « Non ! Non ! N'ayez pas peur. Bellato est des nôtres et mon second, même s'il n'est pas d'accord avec nous, ne nous trahira jamais. N'est-ce pas Romano ? »

Appelés par les mains et les gestes du curé, les six hommes s'étaient isolés dans un coin de la rue pour que même les passants ne les remarquent pas ; on pouvait à peine entendre ce qu'ils se disaient.

« Comment pourrais-je le faire ? J'estime beaucoup tous ceux qui sont pour le renouveau, et puis, moi aussi, je suis fils du peuple... »

« Et alors, pourquoi n'êtes-vous pas des nôtres ? » demanda fra Giacomo.

« Parce que... Essayez de me comprendre » commença le second de Barozzo, intimidé de se voir au centre de l'attention, « Je vois moi aussi, tous les désastres que provoquent les gros marchands et les nobles... la misère, le manque de travail... Il suffit de regarder autour de soi maintenant. Mais je pense que rien qu'en appliquant à fond toutes les innovations qui sont entrain de naître dans l'art de naviguer et dans celui d'organiser le commerce, on pourra faire repartir les échanges et donner du travail à tout le monde » Il s'arrêta, ému.

« Eh bien, comme il a bien parlé ton second, Bartolomeo ! » commenta avec bienveillance Paolo.

« Eh, il a étudié, notre Romano ! Et dès qu'il le peut, il est dans ses livres. Il va faire du chemin. Et vous verrez que bientôt il sera le patron et moi son second... mais il raconte toujours les mêmes histoires ! » plaisanta tout content, le patron Barozzo.

Mairano biaisa : « Oui ! Dans cent ans... Et où trouverais-je l'argent ? »

Fra Giacomo profita du silence embarrassé qui suivit les paroles du second pour lui demander : « Dites-moi une chose, Romano. Ces innovations ont-elles été cherchées et trouvées pour le bien du peuple ? »

« Qu'est-ce que cela a à y voir ! » répondit immédiatement le jeune homme, « Ce qui compte, c'est que d'ici peu on redemandera de bons bras... Et

puis, pardonnez-moi, père... » Romano prit son courage à deux mains, « ... mais je n'ai pas bien compris qui était ce peuple dont tout le monde parle. Vous, par exemple, qu'entendez-vous par peuple ? »

« Ce n'est pourtant pas difficile, vous savez ! Il suffit d'utiliser un peu de l'intelligence que Dieu nous a donnée à tout un chacun. Le peuple, ce sont tous ceux qui souffrent dans leur corps et leur esprit. Ceux qui aspirent à la justice et ne la trouvent pas. Ceux qui recherchent du travail et n'en obtiennent pas. Ceux qui n'ont jamais reçu le juste prix de leurs fatigues. »

« Mais en définitive... » l'interrompit le diacre, un peu agacé par le ton déclamatoire de son ami le frère... , « Qui constitue le peuple. Il faut se le demander : Les travailleurs des corporations, les marins, les rameurs des galères, les ouvriers de l'arsenal, tous ceux qui font d'humbles métiers comme les portefaix, les serviteurs, les rares paysans que nous ayons. »

« Ajoute les commerçants au détail et les artisans les plus modestes » suggéra Bartolomeo.

« Les pêcheurs » proposa Bellato.

« Et les pauvres de toutes sortes... l'armée des miséreux et des mendiants » ajouta encore fra Giacomo.

« C'est vrai. Vous avez tous raison » dit Paul en accueillant les rajouts, « mais le vrai problème n'est pas là. Ces gens-là pourront-ils obtenir un jour ce que voudrait fra Giacomo et tout ce qu'il ne dit pas ? Je pense que non ou du moins seulement en partie. Parce que le mal sera toujours parmi eux. Il est inutile de les tromper Giacomo ! On pourra beaucoup améliorer leur situation. Leur rendre justice... »

« Laisse tomber, Paul, aujourd'hui, c'est fête ! » s'impatienta Bartolomeo.

« Tu as raison. Laisse-moi seulement dire une chose : On ne peut pas continuer à leur promettre qu'un jour ils se gouverneront tout seuls et qu'ils dirigeront la république dans leur intérêt. Cela n'arrivera jamais. Tu viens de le dire aussi Bartolomeo : « Si, bien dirigé » Voilà le vrai problème ! »

Le diacre qui depuis longtemps n'avait plus l'habitude d'exposer ses idées devant des gens, continua tout excité : « ... alors Romano, toutes ces innovations dont tu parles tant, seront utiles au peuple et notre désir de nous sentir importants – n'est-ce pas Giacomo ? – pourra trouver un moyen honnête pour se réaliser. »

« Je ne comprends pas pourquoi, tout en acceptant tes idées, que je connais trop bien, hélas, le peuple ne pourrait pas gouverner notre Commune. Tu ne m'as jamais convaincu à ce sujet. Les communautés primitives évangéliques... » essaya de répliquer Fra Giacomo.

« Tu dis, les communautés évangéliques primitives ? » l'interrompit tout de suite le diacre, « mais elles étaient tellement plus proches de l'enseignement de Jésus que nous ! Depuis ces temps heureux, trop de siècles ont passés et la nature humaine est devenue de plus en plus dégénérée et abominable. Maintenant je crains qu'on ne puisse rien obtenir sans la force. »

« Je voudrais encore ajouter quelque chose... » commença à dire Bartolomeo mais il ne put rien dire, parce qu'une voix épouvantée qui venait d'une rue latérale un peu plus loin l'arrêta et jeta l'effroi dans le petit groupe et tous les gens de la rue.

« Au feu ! Au feu ! »

Un homme sortit en courant de la ruelle, suivi tout de suite d'une femme mal habillée qui se mit à hurler à son tour, les mains en l'air : « Ils ont tué Vacondeo ! Ils l'ont tué ! »

Ce fut comme si un grand coup de vent passait sur la foule. Beaucoup pressèrent le pas pour s'éloigner ; d'autres même prirent la fuite, affolés ; d'autres évitèrent les mains tendues des deux personnes et continuèrent leur chemin, le regard droit devant eux. Mais rares furent ceux qui se précipitèrent dans la rue pour apporter de l'aide ou voir de quoi il s'agissait.

Les deux qui avaient donné l'alarme, reculèrent en continuant à crier.

« Aidez-nous ! Aidez-nous ! »

« Il faut de l'eau ! Vite ! Vite ! »

Les six hommes qui s'étaient arrêté pour parler au coin de la route presque en face de la ruelle, sans y penser et sans dire un mot s'élançèrent en courant vers elle. Le seul à rester en arrière fut le curé de San Basso qui, grassouillet comme il était, se hâta comme il put.

Dès qu'ils pénétrèrent dans la ruelle sombre et étroite, ils se retrouvèrent encerclés par des volutes grises de fumée. Le feu sortait par la porte et le balcon au rez-de-chaussée d'une maison. Ce qui brûlait le plus violemment, en répandant une forte odeur de bitume, c'était un tas de chiffons imbibés de quelque produit inflammable juste derrière la porte. C'était évident que quelqu'un avait mis le feu. Mais on l'avait fait de manière maladroite et hâtive de façon à ce qu'il ne soit pas trop difficile de circonscrire le foyer et d'empêcher les flammes d'attaquer l'étage supérieur. Plusieurs personnes avaient déjà formé spontanément une chaîne et se passaient vite de mains en mains des seaux d'eau puisée dans le canal au fond de la rue.

Les cinq hommes s'approchèrent rapidement et donnèrent un coup de main. Les trois marins comprirent tout de suite que la chose la plus importante était d'éloigner le matériel inflammable de la maison. Bartolomeo chercha du regard un pieu, mais Romano fut plus rapide : il attrapa une de ces perches qui soutiennent la corde où on étend la lessive à sécher, et il se précipita dans la fumée pour jeter loin le tas de chiffons. La lessive vola dans tous les sens et les femmes de la rue coururent la ramasser sans rouspéter.

La rue n'était presque habitée que par des marins, des rameurs et des ouvriers de l'arsenal avec leurs familles. Seule la maison qui avait pris feu, venait d'être repeinte. C'était de pauvres gens et – remarqua immédiatement Fra Giacomo – il y avait entre eux la solidarité de ceux qui ont peu de chose à eux et vivent mieux dans la rue avec les autres que chez eux. Ce n'était que hurlements, déprécations, admonestations. Les femmes surtout couraient d'un

groupe à un autre, criant des choses incompréhensibles, pleines d'angoisse, les enfants collés à leurs jupes. Nombre de ceux qui étaient accouru empêchaient le travail d'extinction de l'incendie en étant là au milieu, sans savoir quoi faire et augmentaient l'inquiétude générale par leur peur. Mais admirable était la générosité de ceux qui s'activaient, allaient prendre l'eau dans des récipients improvisés ou jetaient du sable par terre contre le feu. Aucune trace des agents des Seigneurs de la Nuit ou de ceux qui étaient préposés à l'extinction des incendies.

Dans toute cette confusion personne n'avait prêté attention à un groupe de quatre personnes, réunis autour d'un homme étendu par terre sur un manteau. Alors qu'une vingtaine de personne s'agitaient autour du feu, arrivant peu à peu à le réduire à quelques éclats de flammes et une fumée acre et noire, le petit groupe se tenait là silencieux, penché sur l'homme. Fra Giacomo fut le premier à quitter la maison des yeux et à se tourner vers eux. Il se souvint tout à coup que une femme avait crié dans la rue quelque chose sur un certain Vacondeo et il s'approcha plein d'appréhension écartant de la main un marin arrêté là debout, abasourdi. L'homme par terre n'était pas mort mais seulement blessé, car il avait les yeux écarquillés et haletait avec peine. Il avait du sang sur un côté de son corselet.

« Qu'est-il arrivé ? » demanda le frère

« Oh, fra Giacomo ! » s'exclama une femme pleine d'angoisse en le reconnaissant : « Ils ont attendu à deux qu'il sorte de la maison et ils l'ont poignardé. Heureusement son manteau l'a un peu protégé. »

« Mais qui est-ce ? »

« C'est mon frère... Il n'a jamais fait de mal à personne. On vient d'aller chercher le chirurgien de l'Arsenal pour qu'il regarde la plaie. »

Le blessé se plaignit, gémissant.

« Crapules ! s'exclama en colère un de ceux qui étaient penchés sur le malheureux, « il faudrait les attraper et avant de les pendre entre les deux colonnes, les mettre aux tenailles à travers tout Venise ! »

« Qui a fait cela selon vous ? »

« Mais ceux là ! »

« Qui ? »

« Ceux qui ne sont pas contents du doge qu'on a. »

Maintenant que l'incendie était presque maîtrisé, bien des habitants de la rue et presque tous ceux qui étaient venus aider, s'approchèrent. Au fur et à mesure qu'ils arrivaient, ils penchaient la tête entre parents, jetaient un coup d'œil au blessé et laissaient s'échapper quelques murmures de pitié et des mots indignés. Celui qui vivait dans la maison qui avait pris feu, se fraya un chemin, tout sale de fumée et regarda le blessé.

« Oh, Vacondeo ! On a voulu nous frapper tous les deux, hein ! Moi dans ma maison et toi dans ton corps. Les deux seules personnes de bien dans cette rue ! »

Le blessé fit un geste faible de la main pour approuver. Mais une femme vêtue de noir comme une veuve, lui jeta un coup d'œil plein de mépris et s'adressa d'une voix âpre à celui qui avait parlé.

« De bien, vraiment je ne le dirais pas... Toi, Paone, tu n'as jamais été vraiment tendre avec tes ouvriers et celui là... » et elle montra le blessé, « combien de fois n'a-t-il pas spéculé sur notre faim, à nous pauvres gens. »

Les parents du blessé se tournèrent vers la femme, furieux et l'un se mit à lui crier : « Honte à toi, Viola ! Nous qui venons de t'aider ! »

Un homme robuste et décidé, d'un coup se fit chemin parmi l'assistance.

« Qu'est-ce que cela a y voir ce que tu as dit, Viola ! Un assassinat et un incendie, ce sont toujours deux crimes infâmes. »

« Je dis que c'est un avertissement pour tous ceux qui font du mal aux pauvres. »

« Si tu n'étais pas une femme et une malheureuse par-dessus le marché... » hurla Paone, « Je te ferais rentrer dans la gorge tous tes sales discours » et il lui montra le poing.

L'homme robuste essaya de s'imposer et cria : « Moi, qui suis le chef du quartier et qui représente ici la Commune, je vous donne l'ordre de vous taire ! » puis sur un ton moins haut, il ajouta : « Par égards aussi envers les personnes qui sont venues nous aider. De toute façon, j'ai envoyé prévenir les Seigneurs de la Nuit pour qu'ils envoient quelqu'un. »

« Les sbires ! » dit une voix perdue au milieu de la foule, « Tu ne sais pas penser à autre chose ! »

Le chef de quartier regarda autour de lui, essayant d'obtenir d'une certaine manière l'approbation de ceux qui étaient venus de l'extérieur pour aider.

« Bien sûr que j'ai appelé les Seigneurs de la Nuit. Je pense que personne ici ne doute que les deux affaires sont liées et qu'il s'agit d'opérations menées par ceux qui ont intérêt à tout démolir... Eh, je le sais ! Ils espèrent que les gens se fatigueront et se révolteront. Et contre ces gens-là il faut le bras de la justice ! »

Un petit bonhomme, l'air affolé – et en le regardant, Giacomo pensa tout de suite qu'il l'avait déjà vu au milieu des pécheurs – dit d'une voix anxieuse :

« Je l'ai vu ! C'était un grand, mal nippé. »

« Un seul ? » demanda Paul ironique.

« Non, ils étaient trois, mais je n'ai bien regardé que celui là » répliqua le bonhomme.

« Oui, oui ! C'est toujours les mêmes. A l'arsenal aussi, ils ont brûlé un bateau » renchérit un autre.

Et un troisième : « Et à l'Angelo Raffaele, ils ont bastonné un pauvre prêtre qui faisait le notaire des testaments ! »

Bartolomeo s'arrêta un peu à l'écart. Entendant ces propos, il demanda à un homme qui lui parut calme et efficace durant l'incendie, « Mais sérieusement, vous pensez que ce peut être les opposants au doge ? »

« Je ne sais plus quoi penser. Ces deux là... » et il baissa la voix, « méritent ça et autre chose. Un est contremaître à l'arsenal et c'est une saloperie. L'autre nous vend du blé à crédit quand on en a vraiment besoin et qu'on ne sait pas où donner de la tête. Et il nous fait payer de ces intérêts ! Tout le monde ici le hait, mais personne n'aurait pu faire cette vilénie. »

« Et vous ne pensez pas que cela ait été fait exprès ? Pour éloigner les pauvres des seules personnes qui ces derniers temps essayaient de faire quelque chose pour eux ? »

« Cela se peut. Mais cela me paraît une belle fable. Je crois plutôt, hélas que ce sont les opposants qui ont perdu la tête et comme ils sont peu suivis, ils se mettent à semer la terreur. Dommage parce que c'est comme ça qu'ils perdent la sympathie de tant de pauvres gens. »

Du fond de la rue arrivaient deux sbires, menés par un vieux marin tout essoufflé, qui leur ouvrait un passage parmi les gens. A leur apparition beaucoup de ceux qui étaient venus aider, se dépêchèrent de se disperser.

Les deux sbires s'arrêtèrent pour examiner la maison, puis, renfrognés, comme s'ils savaient déjà tout, ils s'approchèrent du blessé qui avait été soigné par le chirurgien et que ses parents s'apprêtaient à emporter, étendu sur une planche.

« Alors, Vacondeo » lui dit le plus âgé des deux, « Cette fois, c'était ton tour ! Mais il me semble que tu t'en es assez bien sorti ! »

« Mais pourquoi moi ? » demanda le blessé en fixant les gendarmes de ses deux yeux pleurnicheurs.

« Et qui sait ce qui passe par la tête de ces fous ? Ils frappent au hasard, seulement par haine. »

Alentour, nombre d'habitants montrèrent qu'ils approuvaient ces paroles et l'un hurla : « Prenez-les, une bonne fois pour toute. On ne peut pas vivre dans la peur ! »

« On avisera ! On avisera ! » Les deux hommes regardèrent autour d'eux d'un air important : « Où est le chef de quartier ? »

Nicolo envoya un regard désolé à Paolo dont le visage, à son tour manifestait une triste amertume, et secoua la tête. Le blessé disparut derrière la porte, plusieurs hommes entrés dans la maison incendiée, commençaient à jeter l'eau qu'on avait mise dedans, les autres se retrouvèrent au milieu de la rue. Ils avaient tous l'air sombre et perplexe. Presque d'un commun accord, ils se dirigèrent vers la route d'où continuaient à arriver des bruits de gens en fête

Quand ils furent à la moitié de la rue, un homme, habillé comme un marin, avec une seule jambe, s'approcha de fra Giacomo en s'appuyant sur une béquille, et commença à dire vite, à voix basse, mais claire : « Père, ce sont eux. Il n'y a qu'eux qui soient assez pourris pour exécuter un plan aussi pervers ! Tuer et incendier pour faire retomber la faute sur ceux qui veulent la justice. Regardez-moi. J'étais un brave maître d'équipage. J'ai perdu ma jambe dans une galère, près de Curzola. Pour me récompenser, on m'a donné la charge des

tickets de pain pendant deux ans... Et après qu'est-ce que je ferai ? Je suis sûr que ce sont eux. »

« Ne le dites pas si haut au milieu de ces gens-là » se hâta de lui murmurer le frère, « S'il vous plaît ! ... Et venez me trouver. »

Dès que les six amis émergèrent à nouveau dans la lumière de la rue, ils s'arrêtèrent et se regardèrent.

« Je n'aurais jamais pensé qu'ils en arriveraient à ce point là ! » dit le diacre.

« Dieu les a rendus aveugles pour qu'ils se perdent définitivement » Ce fut le commentaire quelque peu sibyllin du curé.

Bartolomeo se tourna vers fra Giacomo et lui demanda avec une certaine hésitation : « J'ai été souvent loin de Venise. Puis-je être sûr, Giacomo, qu'aucun des nôtres n'est derrière ces dingeries ? »

Je peux te le garantir. Après l'histoire de l'arsenal qu'on t'a sûrement racontée, personne n'a bougé. C'est pour cela que c'est sûrement eux. Tu sais il y a un certain Doria, personnage important des Seigneurs de la Nuit qui a organisé des escouades d'assassins et d'incendiaires. On le sait avec certitude. Et ils répandent la terreur dans toute la ville. »

« Avec la peur du feu qu'on a à Venise ! » intervint encore Paolo, « On doit vraiment se dépêcher. Je dois parler tout de suite à... » Il s'arrêta, craignant d'en avoir trop dit.

« Cela me paraît incroyable ! Avoir recours à des moyens aussi vieux et aussi stupides » commenta stupéfait Romano.

« Il faut vraiment faire vite... Le diacre Paolo a raison, s'il m'est permis de le dire. Maintenant c'est comme si nous étions en guerre » se sentit obligé de dire le maître d'équipage Bellato, bien que sur un ton un peu gêné.

Fra Giacomo le regarda avec affection.

« On agira vite. N'en doute pas, Bellato : pour des gens comme ce pauvre boiteux de la rue, pour les braves gens comme toi et aussi pour nous qui agissons peut-être seulement pour quelque idée en trop qui nous tourne dans la tête. »

« D'accord, Giacomo » approuva Bartolomeo qui s'adressant ensuite à tous demanda : « Et maintenant, on fait encore un brin de chemin ensemble ou non ? En avez-vous envie ? Je dois rencontrer Giovanni della Barba, mon ami marchand et le vôtre. Il m'a fait dire qu'il m'attend en face de l'auberge près du pont de saint Antoine... Et dire que j'étais si content ! »

« Bon, on peut y aller. Moi aussi j'aimerais voir ce gros malin. Comme ça, on se mettra d'accord sur le moment de faire les comptes de la dernière 'colleganza' » approuva le curé.

« Bel endroit que vous avez choisi vous deux pour votre rencontre, avec les coups de poings qui nous tomberont dessus aujourd'hui ! » commenta Paolo. « De toutes façons, allons-y. »

« Alors, allons-y. Et je vous en prie, ça suffit pour aujourd'hui. »

Bartolomeo prit son second par le bras et se mit en marche.

Paolo et Nicolo restèrent derrière, marchant un peu plus lentement que les autres et discutant ferme entre eux. D'autre part, fra Giacomo avait du mal à les suivre, car il était sans cesse arrêté par des hommes, des jeunes aussi qui s'approchaient pour le saluer, fiers de montrer qu'il était leur ami.

Au fond de la rue, on voyait déjà la foule dense des spectateurs autour du pont de saint Antoine et on entendait déjà les hurlements d'encouragements. On ne pouvait presque plus marcher tant il y avait du monde qui se dirigeait vers le lieu de la lutte et les six amis un peu par choix, un peu poussés par la foule se retrouvèrent à avancer à la queue leu leu en rasant presque les murs des maisons à droite.

Maintenant ils pouvaient voir très bien le pont et ce qu'il s'y passait. Deux bandes opposées d'hommes à moitié nus s'affrontaient en se poussant et donnant des poings pour prendre la placette en haut du pont. Ils se battaient, s'agrippaient, se frappaient, faisaient tout pour se jeter mutuellement à l'eau, sans crier mais avec de sourds beuglements et des cris brefs d'encouragements. Les gens en délire alentour criaient et excitaient. Ceux qui occupaient les marches à droite semblaient avoir le dessus à ce moment-là. Ils avaient déjà occupé plus de la moitié de la placette et poussaient comme des damnés leurs adversaires sur les deux côtés. Au centre un énergumène tournoyait des poings contre quiconque avait le courage de l'affronter. Presque sans arrêt des hommes d'un côté et de l'autre tombaient dans l'eau à la débandade. Ils n'avaient pas tous la force de revenir à la rive ; beaucoup, à cause des coups reçus ou de l'eau plus gelée pour eux, échauffés par la lutte, étaient aidés par des bras qui se tendaient depuis les bateaux arrêtés sur le canal à peu de distance du pont. L'un mal tombé dans l'eau, ne remontait plus. Mais la lutte continuait tout de même.

Dans la rue et sur le quai au-delà du pont une foule de jeunes et d'hommes mûrs, mais aussi de vieux suivaient de loin avec une attention spasmodique les différentes alternatives de la lutte.

Alors que les six amis regardaient encore la scène, quelque peu sidérés et dégoûtés, quatre hommes tout à coup, se ruèrent sur le costaud au centre du pont et résistant aux coups que ce dernier donnait avec une force terrible, l'entourèrent, le soulevèrent à bout de bras et le précipitèrent à l'eau. Fra Giacomo regarda le curé de San Basso et secoua la tête, nauséux. Bartolomeo quant à lui, fit un geste de dégoût et se tourna vers ses deux hommes : « Cette sorte de lutte, vous plait-elle vraiment ? »

Alors que Romano acquiesçait presque surpris par la question, Bellato répondit avec un petit sourire.

« Eh bien, quand j'étais jeune... Deux fois, je suis tombé moi aussi. Mais à voir cela maintenant, cela me paraît si stupide. »

Alors qu'ils se trouvaient juste à côté de la grande cohue, ils réussirent à entendre au milieu du boucan, une voix qui appelait Bartolomeo depuis l'auberge ' Aux petits gris'.

« Patron Barozzo ! Patron Barozzo ! On est ici. »

C'était Paolino, le fils de Della Barba.

Le patron leva la tête au dessus de la foule et agita un bras pour lui faire comprendre qu'il l'avait entendu. Mais entre lui et l'auberge, s'était interposé un groupe d'une dizaine d'hommes qui venaient d'en sortir et s'étaient arrêtés pour parler juste au milieu de la chaussée. La foule arrivait encore à passer entre eux et l'auberge mais les six amis étaient restés bloqués contre le mur opposé. Barozzo s'avança pour demander le passage mais fra Giacomo lui mis une main sur le bras pour l'arrêter, lui disant à voix basse : « Attends un moment, Bartolomeo. Ce matin je suis sorti du couvent justement pour me faire une idée de l'atmosphère ambiante. Ne bouge pas et laisse-moi écouter. Ces gens-là ont sûrement bu quelque chose. »

« Si les autres sont d'accord... »

« C'est bon, c'est bon. » répondit l'un pour les autres, « Pas longtemps. »

Fra Giacomo sans se faire remarquer et faisant semblant de regarder ce qu'il se passait sur le pont, fit deux pas vers le groupe pour mieux entendre.

« C'est la dernière fois que je viens là-dedans... Ce gargotier est un voleur et un espion. » disait un homme que le frère connaissait de vue. Il titubait un peu.

« Maintenant tu le sais ? Tous les gargotiers sont des voleurs et des espions ! » lui répliqua un autre, « De quoi de plains-tu Angelo ? »

« C'est vrai ! Mais les autres se contentent de mettre de l'eau et celui-ci en plus il mélange du bon vin à du mauvais. Parfois, on dirait du vinaigre » et il se mit à cracher par terre, « Il faudrait le dénoncer ! »

« Bravo ! Et comme ça, on lui met une amende et on lui ferme l'auberge. Et toi où tu vas passer ta journée ? » répondit avec un mauvais rire un homme grand et gros avec deux épaules de faquin.

« Comment veux-tu qu'on lui ferme son auberge alors que c'est le meilleur ami que les Seigneurs de la Nuit ont dans ce quartier ! » dit une voix d'un homme à moitié caché dans le groupe.

« Qu'on ne t'entende pas ! » suggéra un autre à mi-voix qui avait une tête de brave homme, « Les murs ont des oreilles dans les parages... »

« Oh, j'en ai marre ! » reprit le premier qui avait parlé d'une voix irritée, « On ne peut plus se fier aux aubergistes. Ce matin le laitier m'a vendu du lait à moitié tourné. Et cher par dessus le marché parce qu'il dit qu'on lui a augmenté la taxe... Il n'y a plus de règles, il n'y a plus d'honnêteté. »

« Et boucle-la ! Toujours à te plaindre... Rentrons plutôt boire un autre verre... »

« Bravo ! Et l'argent, qui me le donne ? Tu me prends peut-être pour ce type qui passe là maintenant » Et Angelo montra de la main un petit homme qui essayait de passer inaperçu au milieu des gens.

« Un juif ! » s'exclama le grand et gros.

Tout le monde se tourna de ce côté-là.

« Eh, comme tu es laid ! »

« D'où tu tiens cet argent, petit juif ? » Le petit homme essaya de se faire encore plus petit et de déguerpir, mais le groupe qui l'avait repéré et riait grassement, commença à l'embêter, à se mettre devant lui, à l'obliger de s'arrêter et à essayer de passer d'un côté et de l'autre. Petit comme il était, il portait une longue houppelande noire sur laquelle ressortait un disque jaune, large comme un doigt, comme l'imposait la loi.

« Combien d'enfants avez-vous étranglé cette nuit ? »

« Mais fichez-lui la paix » intervint mollement en sa faveur et avec peu de succès un passant qui venait de sortir de l'auberge, « C'est l'aide de Leone le médecin ! »

« Encore mieux ! On dit qu'il se fait payer un ducat d'or que pour une visite ! »

« Mais il guérit ! »

« Oui ! Celui qui a de l'argent. »

« Et tu voudrais qu'on nous l'envoie nous soigner ? Pour nous guérir, des coups de bâton suffisent comme pour les ânes ! »

On laissa enfin passer le juif, le groupe resta un moment silencieux. Deux ou trois regardèrent alentour pour voir si parmi les passants il y avait quelqu'un à dauber ou s'il y avait quelque chose à commenter. Il y eut un certain mouvement dans la foule qui refluaient maintenant en masse du pont vers la rive, étant donné que maintenant la lutte sur le pont était terminée.

Précédé par deux serviteurs robustes et armés, qui lui ouvraient un passage, et suivi par deux autres qui le protégeaient derrière, un patricien luxueusement vêtu s'avança le long de la chaussée en direction de San Marco. Quand il fut à la hauteur du groupe, le gros homme aux épaules de faquin le reconnut le premier et se mit à brailler.

« C'est Pietro Querini ! C'est Pietro Querini ! »

« Vive les Querini ! » hurla alors un autre et tous enlevèrent leur béret en signe de respect et le regardèrent passer les yeux pleins d'une admiration manifeste.

Le patricien, passant devant eux, leva une main en signe de salut et dit d'une voix forte : « Hommes braves ! Des braves ! »

Dès qu'il fut un peu loin, les commentaires commencèrent.

« Grande maison ! La meilleure de Venise. »

« Et s'ils dirigeaient eux, on vivrait mieux ! »

« Et maintenant au contraire, on leur fait la guerre. On me disait... »

« Parle doucement ! Parle doucement ! » répéta celui qui avait une bonne tête.

« Alors, autant rentrer chez soi ! » se fâcha Angelo, il écarta brusquement les deux hommes les plus proches de lui et s'éloigna dans la foule.

Fra Giacomo, à ce moment là recula, se tourna vers Bartolomeo et lui dit : « J'en ai assez entendu. Et toi ? »

« Moi ? Si ce n'était pas encore l'hiver, j'aurais envie d'aller demain même chez les armateurs et leur dire que je suis prêt à repartir. »

Pendant ce temps, fatigué d'attendre, Giovanni Della Barba se montra à la porte de l'auberge. Derrière lui montraient leurs nez son fils et Nicoletto, le jeune apprenti. Le marchand les invita d'un signe de la main au-dessus des têtes du groupe encore arrêté au milieu de la rue. Les six amis se firent un passage en s'insinuant entre l'un et l'autre, réussirent enfin à rejoindre l'autre côté de la rue et à entrer dans l'auberge. Giovanni était retourné s'asseoir à une longue table et près de lui, souriant se tenait Paolo di Bonanno, le verrier.

L'auberge était moins remplie qu'on aurait pu s'y attendre vu que c'était jour de fête. Aux longues tables, mises de travers par rapport au comptoir où l'aubergiste gardait son vin dans des pichets et des chopines, il y avait beaucoup de places vides. Pendant que les six hommes s'asseyaient à la table, deux d'un côté et quatre de l'autre, le marchand interpella Barozzo en plaisantant : « Oh Bartolomeo tu les enrôlais tous sur ton bateau et tu n'arrivais plus ici ? »

« Tous ceux-là ? Tu veux me faire couler tout de suite avec toute la cargaison. »

Tous se mirent à rire. Le patron ajouta avec un brin de reproche : « Je suis passé chez toi. »

« Oui, je le sais. Mais comment rester à la maison avec ces deux là qui brûlent de sortir ? » et il montra Paolino et Nicoletto, « Alors je t'ai fait dire où tu me trouverais. »

L'aubergiste vint leur demander ce qu'ils désiraient. Deux clients se levèrent de la table, libérant deux places et les six hommes se rapprochèrent un peu plus. Près de Paolo de Bonanno était assis Domenico, l'ouvrier qui venait de passer maître, tout fier et de neuf vêtu.

« Qu'est-ce que vous avez fait aujourd'hui ? » demanda en les regardant avec curiosité, le marchand.

« Laisse tomber, autrement tu en entendras des belles » dit le patron pour tous les autres.

« Plutôt, en changeant de sujet, quand pouvons-nous nous voir pour faire les comptes de la dernière 'colleganza' ? »

Le marchand, remarquant les visages sombres des six nouveaux arrivés abandonna la question qu'il voulait poser et se borna à répondre : « Même demain, si cela vous va » et il ajouta : « Ton frère Angelino est-il parti ? »

« Bien sûr ! Il est à Acre, il est l'agent des Badoer. Il m'a même écrit récemment pour me demander des informations sur les prix. Il dit qu'il est content et que les affaires vont bien » répondit Bartolomeo.

« Il a de la chance d'y être arrivé. Si je ne faisais seulement qu'allusion à une envie de quitter Venise, au minimum les Justiciers me couperaient les couilles » commenta avec amertume Paolo di Bonanno.

« Paolo, Qu'est-ce que tu racontes ! » le réprova le marchand, en montrant des yeux les deux garçons, « Et puis, c'est juste. Si nous les marchands nous

partons de Venise, nous l'enrichissons ; si vous les artisans vous partez avec votre métier, vous l'appauvrissez. »

« On est des esclaves ! » et il se tourna vers son ex-ouvrier, « Tu as entendu, Domenico ? Moi je te l'ai toujours dit ! Et toi, à rêver de devenir maître... »

Domenico sourit à moitié embarrassé et content d'avoir été appelé maître ; il allait dire quelque chose mais Giacomo le précéda : il craignait que ne commence une dispute entre l'artisan et le marchand : « A propos. Après demain quand on se verra, on devra parler aussi de cette autre affaire qui nous tient à cœur... Vous êtes d'accord ? » Et il les regarda un peu tous en face pour voir leurs réactions.

« Il y du nouveau ? Je ne vous ai pas encore posé la question » demanda d'un air faussement indifférent Bartolomeo en regardant alentour.

« Certainement ! » répondit le frère, « Paolo et moi, nous avons eu justement hier une entrevue vraiment importante avec ... » il fit un geste pour montrer que lui savait avec qui, « et puis j'ai parlé avec beaucoup d'autres personnes... Et je vous dit que la chose avance. »

« Bien, bien. Il était temps qu'on arrive à conclure cette affaire » dit Della Barba d'un air satisfait.

« Eh, ne vas pas trop vite ! Il faut du temps encore... mais plus beaucoup. »

Le maître d'équipage regarda d'un air interrogateur son patron qui lui fit un signe d'acquiescement silencieux de la tête.

A ce moment là, on ouvrit tout grand et avec force la porte de l'auberge ; trois ouvriers de l'arsenal entrèrent et se dirigèrent vers la table voisine de celle du petit groupe. Parmi eux se trouvait aussi Boccaderospo. Dès qu'il se rendit compte de la présence de fra Giacomo au milieu des autres, il lui fit vite signe de la tête de ne pas le saluer, prit ses deux compagnons par le bras et les emmena vers une table plus loin.

A peine assis, reprenant une discussion commencée dehors, un des deux ouvriers demanda à Boccaderospo : « Mais c'est une affaire sûre ? »

« Mais Testabusa, je ne te la proposerais pas si elle ne l'était pas » répondit Boccaderospo, chuchotant presque et invitant les autres de la main à baisser le ton.

Fra Giacomo, l'air de rien, se leva et alla s'asseoir avec son verre pas loin des nouveaux venus. Un des ouvriers le montra de la tête en regardant Boccaderospo. Mais lui, dit cette fois à voix haute : « C'est seulement un pauvre frère. Et en plus à moitié sourd. Je le connais depuis longtemps. »

Fra Giacomo écarquilla les yeux mais fut obligé de rester silencieux.

« C'est vrai qu'avec cette paye, je n'irai pas bien loin » murmura alors l'autre que ses compagnons appelaient Gatto, « Non ce n'est vraiment pas juste qu'un maître calfat gagne quatre gros par jour et qu'à nous deux ses aides » et il montra l'ouvrier assis à côté de lui, « ... on en donne seulement une petite partie : trente 'piccoli'. »

« Presque comme une servante ! » renchérit son compagnon.

« Moins ! Elle au moins, elle a de quoi manger et dormir ! »

« C'est bien pour ça que je vous dis qu'il faut » glissa encore Boccaderospo en faisant avec ses mains le geste de vouloir balancer quelque chose en l'air.

« Quant à moi, j'en suis. Mais... »

« Mais ? »

L'autre hésita un instant à répondre. Alors, c'est Gatto qui parla.

« Le pourquoi, je te le dis Boccaderospo. Tu viens ici nous dire des choses sacrément vraies et faire de justes propositions. On peut même être d'accord. Mais d'où viennent ces propositions ? Qui nous aurait consultés ? »

« Oui ! Voilà où l'affaire ne va pas. Même cette conj... » Testabusa s'arrêta et après avoir vu la tête que faisait Boccaderospo, vite il corrigea, « cette affaire, donc est organisée à notre insu. Comme d'habitude. »

« Mais qu'est-ce que tu dis ! Je suis venu ici exprès pour vous expliquer et vous convaincre ! »

« Maintenant ! C'est un peu tard... et puis... prends l'exemple de l'attentat chez nous. Si on l'avait su avant, on aurait pu combiner un beau foutoir avec du renfort. »

« Vous avez raison. On n'y a pas pensé. Mais à l'avenir... » Boccaderospo s'excusa, « Je commencerais d'abord par organiser quelque chose entre nous, à l'intérieur de l'arsenal. Et seulement après je me confronterais aux autres. Pour voir si on peut y arriver. »

« Mais ces inscriptions sur les murs de l'arsenal, c'est de vous ? » demanda Gatto.

« Oui, bien sûr » et voyant le visage perplexe des deux hommes, il se hâta d'ajouter, « Vous devez comprendre ! Ce sont des choses qui sont faites en grand secret. Partout, c'est plein d'espions et de provocateurs. »

« Cà, on le comprend. Mais tu es sûr que ceux dont tu as parlé dans la rue auront à cœur nos intérêts ? Parce que c'est facile de promettre et puis après... » se lamenta Testabusa.

« Je crois que oui. Il suffit de penser aux noms que je vous ai dit et à leur histoire. Mais... » et là il leur dit sur un ton de confiance en les regardant l'un après l'autre, « ... moi je ne fais confiance à personne... Pas même à ceux-là... Mon intention serait de les utiliser. Et je ne suis pas le seul à avoir cette idée... » et il leva les yeux vers le frère, esquissant à peine un sourire, « ... Faisons un bout de chemin avec eux et puis on verra. Tout dépend de nous. »

« C'est maintenant que tu viens nous le dire ! » commenta avec amertume Gatto.

« Faisons comme ça » voulut conclure Boccaderospo qui les voyait hésiter encore, « Vous, pour le moment, pensez-y. Moi dès à présent je vous tiens informés de tout. Et nous ferons ensemble... » à ce moment là, il changea d'expression et parla encore plus bas, « ...ne vous retournez pas d'un coup. Vous voyez ce type qui est assis près du comptoir du débit de boisson ? Cà, c'est un espion. C'est pour ça, faites toujours très attention ! »

« Pour ce qu'on a à perdre ! »

« Tu ne dois pas dire des choses pareilles. Chacun de nous est important... Maintenant commandons encore à boire. C'est moi qui paie car je suis riche ! Et puis il nous faut rire et plaisanter... »

La porte de l'auberge s'ouvrit à nouveau et entrèrent en même temps, Tommaso de Simone avec un sac à moitié plein d'affaires à vendre et un chiffonnier qui portait sur son bras un tas de chemises et de braies si usées qu'elles n'avaient maintenant plus de vraie couleur.

« Voilà les marchands qu'il nous faut ! » dit un des compagnons de Boccaderospo.

Paolo de Bonanno, voyant entrer Simone, l'interpella tout content au contraire : « Eh, Tommaso, tu travailles même un jour de fête ? Quelles belles affaires volées tu nous apportes aujourd'hui ? »

« J'ai presque tout vendu aujourd'hui, mais j'ai une petite affaire... » et il s'approcha de la table où étaient assis le verrier avec ses amis. Le chiffonnier, maigre, boiteux avec deux yeux vifs qui furetaient dans tous les coins de peur que quelqu'un veuille le chasser s'approcha par contre de la table des ouvriers de l'arsenal, en ouvrant les bras pour exhiber sa pauvre marchandise.

« Quel balayeur de rue t'a procuré ces hardes ? » demanda Boccaderospo.

« C'est de la bonne marchandise... Elle coûte pas cher... Regardez-la » leur dit-il d'une voix geignarde.

Un de l'arsenal secoua la tête et constata : « Il ne s'est vraiment pas trompé celui là ! Il a tout de suite compris qu'ici nous étions les plus miséreux. »

Testabusa tout à coup se leva et passa par dessus le banc où il était assis, en marmonnant énervé : « J'en ai marre de tout ! Je m'en vais... C'est mieux. »

« Attends-moi. Je viens avec toi » lui répondit aussitôt Gatto en vidant vite son verre. Il s'essuya la bouche et dit en vitesse à Boccaderospo : « Alors d'accord... Tiens-nous informés. »

Et au chiffonnier, debout près de la table avec sa pauvre marchandise, il dit gentiment : « Non, merci. Je ne peux rien acheter. On n'a pas d'argent même pour ça. »

Alors que les deux hommes se dirigeaient vers la porte et que le chiffonnier s'éloignait vers une autre table, Boccaderospo se tourna vers fra Giacomo et lui lança un coup d'œil satisfait. Le frère lui fit un petit signe de contentement.

Pendant ce temps De Simone avait sorti de son gros sac un objet arrondi, enveloppé dans un tissu de couleur. Il le tenait dans la paume de sa main et leur dit : « Je fais une remise de deux 'piccoli à qui devine ce qu'il y a là dessous. »

« Une balle de caca... »

« Non ! Allez ! »

« Un chat qui dort. »

« Allez, ne dites pas de bêtises ! »

Tout le monde semblait s'amuser et avait bien l'intention de rester encore un peu dans l'auberge. Seul le diacre Paul n'était pas très à l'aise. De fait il se leva, les salua tous alentour et s'approcha de fra Giacomo.

« Tu viens avec moi ? »

Le frère le regarda un instant pour bien comprendre ce qu'il voulait et donna son accord.

« C'est bon. Je pars avec toi » il se tourna vers les autres, « Salut à tous ; et vous, Paolo, Bartolomeo et Nicolo, écoutez-moi un peu ! N'oubliez pas après demain, au 'mesa' de Giovanni ! »

Quelques hommes du groupe se contentèrent d'opiner de la tête, ils étaient tous pris par la devinette proposée par Simone, d'autres les saluèrent distraitement.

Le diacre et le frère sortirent dans la rue.

L'après-midi était maintenant bien avancée et il n'y avait plus toute la foule d'avant dans la rue, car, une légère bise, la 'bora' rendait l'air coupant. Le soleil se couchait et l'heure était mélancolique. Les deux hommes marchèrent en silence un moment. Paul était tout renfrogné et fra Giacomo qui marchait à son côté en silence le regarda deux ou trois fois, sans se faire remarquer. Il pensait savoir ce qui lui passait par la tête mais attendait de l'entendre de sa part.

« Ma foi ! » dit enfin Paolo, « Est-on sûr d'être sur la bonne route ? Vu de près, le peuple est encore pire que ce que je l'ai toujours imaginé. Et chaque expérience que je fais me le confirme davantage. Il n'est pas méchant... » et il regarda le frère à la dérobée, craignant d'avoir dit quelque chose qui lui soit désagréable, « ...Cà non ! Mais ou tu le mènes d'une main ferme, ou... mais maintenant il est corrompu...Et la liberté n'est qu'une grande et belle parole... »

« Je craignais que tu en viennes à cette conclusion-là aujourd'hui » lui répondit avec une prudence étrange fra Giacomo qui essayait de comprendre le dilemme de son ami, « Mais, vois-tu, voilà ce qu'il y a de différent entre nous. Tu penses que le mal que tu vois dans le peuple dépend des mauvaises lois et des mauvais gouvernants...et tu te décourages... Moi, au contraire, je pense que cela vient du péché originel et puis de la présence obsédante du Démon qui tente et fourvoie les âmes... »

« Oui, mais moi aussi je pense la même chose... » l'interrompit le diacre comme s'il se justifiait .

« Non, tu es à mille lieues de la vraie foi ... et puis tu n'as aucune confiance en la providence divine ! Tu penses que ce sont les hommes qui font le mal et tu ne crois même pas à un possible vrai rachat. Hélas, tous les jours tu ne vois au-dessus, au-dessous et autour de toi que des hommes malfaisants...Moi au contraire, je suis fermement convaincu que l'âme de l'homme cherche le bien et, si Dieu l'aide, il peut le trouver. Je crois en une société future...Bien sûr, si

je pense à ce que j'ai vu aujourd'hui... Mais tu ne dois pas te laisser abattre. Il est clair que la voie sera âpre et longue mais on ne doit pas désespérer. »

« Mais moi aussi, j'ai confiance... C'est toi qui... »

Les deux amis continuèrent à discuter de l'homme et de son destin ; ils arrivèrent au bout de la rue et s'acheminèrent vers Saint Marc.